

La terreur communiste

par Arthur Monin

LE 4 DÉCEMBRE 2016, Ségolène Royal faisait l'éloge du dictateur communiste Fidel Castro : *un monument de l'histoire*. De son côté, Jean-Luc Mélenchon se présente comme un « rouge », admirateur du sanglant Robespierre ; il ne voit « pas de problème » à être communiste, et déclare le 6 mars 2012 : « Non, les communistes n'ont pas du sang jusqu'aux coudes ». Mélenchon incarne d'ailleurs, à lui seul, les trois faces du communisme :

- *les origines*, avec la référence aux *Lumières*, à 1789, à Robespierre ;
- le communisme *historique* : celui de la révolution de 1917, de l'URSS, de la Chine et des autres pays communistes du 20^e siècle ;
- le communisme *actuel*, remodelé en mondialisme libéral libertaire.

Le communisme historique est responsable, au bas mot, de *cent millions de morts*. Ce simple rappel quantitatif prouve que, oui, les communistes ont bien *du sang jusqu'aux coudes*. Mais contrairement à leurs confrères nazis, ils n'ont jamais été jugés. Le Parti communiste existe toujours en pleine liberté. Ses victimes sont systématiquement oubliées. Aux dernières élections présidentielles (où l'extrême-gauche obtint neuf millions de voix), Nathalie Arthaud tenait ses meetings devant un immense portrait de Lénine. Lénine : dix millions de morts. Ça n'a posé de problème à personne.

Exposer en quelques pages la terreur communiste à l'échelle planétaire – de 1917 au 21^e siècle – est tout simplement impossible. Après avoir rapidement rappelé l'acte fondateur – la révolution russe de 1917 – il faudra nous contenter de simples *aperçus* de la terreur en différents pays communistes. Nous pourrions enfin analyser les origines philosophiques et historiques d'une telle barbarie.

La terreur, moyen révolutionnaire

Dans l'esprit des communistes de 1917, il faut prendre le pouvoir par une révolution pour réaliser ensuite *la Révolution permanente*. La prise du pouvoir ne peut s'accomplir sans actes de terreur, et la Révolution permanente, à son tour, ne se conçoit que par la terreur : pas de communisme sans terreur.

La terreur dès 1917

La révolution russe de 1917 bénéficie de la précieuse expérience idéologique mais aussi *stratégique* de la Révolution française et de la Commune de Paris (1871). La violence qui s'installe dès la révolution de février – et pas seulement à partir d'octobre – s'identifie immédiatement à celle de 1789. A Kronstadt, base navale sur l'île de Kotline au large de Petrograd, les officiers sont assassinés et mutilés par les marins. C'est une des premières marques de la terreur future. Or le massacre des gradés importants par les soldats de base est une caractéristique de la Révolution française, qui sera amplifiée en Russie.

La place des références à la Révolution française s'accroît avec le gouvernement de Kerenski.

Kerenski et les ministres socialistes ont en tête le modèle de la Révolution française, le paradigme de leur culture politique. Ils croient rejouer 1792 en 1917 ; dès lors, pourquoi pas une guerre patriotique pour souder la nation derrière la révolution comme au temps des bataillons fédérés de Valmy ? Une partie de l'*Intelligentsia* a foi en la même croyance. La *Marseillaise*, dans une adaptation russe, est devenue l'hymne national depuis février, les ouvrages sur la France révolutionnaire encombrant les librairies, il est à la mode d'user de la langue de Molière ¹.

Pour parvenir à ses fins, Lénine joue l'exaspération populaire contre le pragmatisme du pouvoir, la base contre le sommet. L'accusation d'*ennemi du peuple*, terriblement efficace, apparaît à cette époque. Sous la pression de l'extrémisme bolchevique, la révolution s'enfonce peu à peu dans la violence avec d'autant plus de volupté que la guerre mondiale continue de meurtrir la société. « La violence est la sage-femme de la révolution » déclare Lénine. Des massacres de centaines d'officiers par la troupe ont encore lieu, avec des violences horribles : on arrache les yeux et la langue, on plante des clous à la place des épauettes. De nombreux jeunes officiers se suicident pour y échapper. La manipulation révolutionnaire opérée par Lénine lors du coup d'État d'octobre et, plus encore, la propagande qu'il orchestrera à son sujet, permettent d'inscrire l'événement dans la lignée des *glorieuses* révolutions qui l'ont précédé. Sur une suggestion de Trotsky, les nouveaux ministres de Lénine sont appelés *Commissaires du peuple* en référence ouverte à la Révolution française. Lénine commente : *Parfait, ça sent la Révolution*. Il danse le jour où le pouvoir bolchevique atteint, puis dépasse les 72 jours de la Commune. Et la révolution d'Octobre, première application de la terreur communiste, va servir à son tour de modèle pour toutes les révolutions communistes dans le monde entier.

¹ — Thierry WOLTON, *Une histoire mondiale du communisme*, vol. 1, Paris, Grasset, 2015, p. 54.

Le communisme de guerre

Les communistes sont convaincus de posséder la seule conception valable du monde et, partant, d'être chargés de la lourde mission de conduire l'humanité vers ce bonheur qu'eux seuls conçoivent correctement. A peine la révolution russe achevée, ils cherchent à copier le modèle dans tous les pays où ils sont présents, et d'abord en Europe. L'agression contre la Pologne donne à Lénine l'occasion d'expérimenter un autre moyen de terreur : la guerre révolutionnaire, ou *communisme de guerre*. La guerre sera désormais un moyen privilégié d'expansion communiste.

Thierry Wolton remarque :

Au fond, il n'a existé de communisme que de guerre, le terme même de *communisme de guerre* est une tautologie ¹.

La guerre n'est pas seulement un moyen d'expansion. Elle affaiblit la société, comme l'a déjà montré le début de la première Guerre mondiale :

La guerre, bien plus que n'importe quelle force sociale, ou qu'une quelconque volonté individuelle, va conduire à l'issue fatale, au coup d'État bolchevique qui allait enfermer la Russie dans le carcan totalitaire pour des décennies. Comme cela se vérifiera par la suite pendant tout le 20^e siècle, la guerre est l'un des fourriers du communisme ².

La guerre fournit aussi un outil de contrôle terroriste sur les populations. Elle accélère la révolution et l'avènement de la société communiste. Elle devient ainsi un moyen d'imposer le système à la société et une nécessité pour justifier son maintien.

Le but essentiel du *communisme de guerre* n'est pas de se débarrasser des vestiges du capitalisme pour fonder la société socialiste. L'objectif suprême serait plutôt la destruction de la société civile, sa disparition même, afin que le Parti-État puisse imposer sa dictature, et mettre en place le régime totalitaire ³.

Le *communisme de guerre* devient un passage obligé pour instaurer la toute-puissance du Parti-État, ce qui expliquera son usage permanent, partout où s'installeront à l'avenir des régimes communistes. Il a besoin d'ennemis qui justifient l'état même de guerre. Il y a les ennemis *extérieurs*, ces puissances impérialistes qui rêvent de revanche sur l'histoire, qui refusent l'émancipation des peuples, qui jalourent le paradis socialiste, comme le croit le nouveau pouvoir bolchevique. Il y a surtout les ennemis *intérieurs*, tous ceux qui veulent rétablir l'exploitation, reprendre leurs biens aux pauvres, imposer la loi des plus riches, ou tout simplement ceux qui

1 — WOLTON, *ibid.*, p. 114.

2 — WOLTON, *ibid.*, p. 52-53.

3 — WOLTON, *ibid.*, p. 114.